

NORD-SUD

REVUE LITTÉRAIRE

N^{os} 6-7 — Août-Septembre 1917

NUMÉRO DOUBLE

1 fr.

PAUL DERMÉE	Intelligence et Création. Poèmes.
—	
GUILLAUME APOLLINAIRE.	Poèmes.
ROCH GREY.....	Le Titanic.
FRITZ R. VANDERPYL....	Rencontre.
JEAN LE ROY.....	Poème.
MAX JACOB.....	La Conscience psychologique. Poèmes.
—	
LÉONARD PIEUX.....	Soliloques gaillards.
PIERRE REVERDY.....	Poèmes.
VINCENT HUIDOBRO.....	Poèmes.
ANDRÉ BRETON.....	L'an suave.
PHILIPPE SOUPAULT.....	Poème.
ALBERT SAVINIO.....	Atlas.

Chronique mensuelle. Livres.

CHRONIQUE MENSUELLE

CEUX QUI TIENNENT POUR RIEN UN ART QU'ILS PEUVENT IMITER. — Toutes les grandes époques littéraires ont éveillé chez ceux à qui manque toute faculté de création le goût du pastiche.

On pourrait prendre de très nombreux exemples dans l'école romantique où il s'écrivit ma foi presque autant de pastiches que d'œuvres originales. Les symbolistes ne manquèrent pas non plus d'entraîner dans leur sillage nombre de pasticheurs.

A leur époque le nom d'un jeune poète ne fut-il pas mis en lumière parce qu'un critique..... éminent, dont la perspicacité fut encore cette fois prise en défaut, avait attribué l'un de ses sonnets à Paul Verlaine ?

C'était un pastiche involontaire qui ne déshonorait pas plus ceux qui en étaient victimes qu'un pastiche volontaire ne déshonore celui qui a été pastiché.

D'ailleurs plus une œuvre est forte, plus ses qualités et ses défauts sont apparents, par conséquent faciles à saisir. Qu'on puisse charger ce qui caractérise un auteur ne peut donc pas plus être un argument contre que pour lui, puisque on peut prendre qualités et défauts et les exagérer.

Ces temps derniers un directeur de revue a eu la bonne foi maladroite d'insérer sans plus de contrôle un poème qui lui fut adressé dans des conditions que nous ne connaissons d'ailleurs pas.

Là-dessus un mauvais journaliste, qui collabore à des feuilles dont le format réduit ne suffit pas à leur mériter le titre de revues littéraires, a pris prétexte pour clamer une fois de plus qu'il ne comprend pas.

Il y a dans *le Chemin de Velours* de Remy de Gourmont tout un chapitre sur *Celui qui ne comprend pas*.

Nous renvoyons *volens nolens* le journaliste dont il est question plus haut à ce chapitre — n'ayant pas le loisir de le réimprimer ici à son intention.

REVUE DES REVUES. — L'Art pour l'Art, c'est un serpent qui se mord la queue — a dit un philosophe dont on n'ose plus citer le nom tant on s'en est déjà servi, souvent pour appuyer une médiocrité qui ne nous en a point paru moins désolante.

Mais on peut observer que cette image s'appliquerait plutôt à l'Art *par* et *pour* la vie — si l'on peut dire avec ceux qui le disent. Il faut comprendre l'Art qui partant de la réalité de la vie tend uniquement à imiter cette même réalité. C'est bien là qu'est le cercle et qu'il se ferme. C'est dans cette imitation de la nature qu'il essaie de se fermer. L'Art pour l'Art ne consisterait-il point au contraire, en puisant dans la vie les éléments nécessaires et dans notre expérience artistique les moyens, à créer l'œuvre d'Art qui se dégagerait de toute autre chose et existerait par elle-même et pour ceux que l'Art intéresse assez pour n'avoir besoin d'y rien mêler ?

Et les autres qui ne peuvent s'empêcher de mettre leur goût de très mal

écrire au service d'un idéal très flottant de pacifisme, d'humanité et de fraternité pourraient comprendre qu'il y a — la littérature et la poésie — l'Art qui est élevé et ne saurait jamais l'être assez et le journalisme — qui a sa place et n'est pas forcément très bas — mais qui sait bien souvent l'être trop.

En sortant des écoles on est aussi capable de s'exprimer à l'aide de la plume qu'en sortant de l'enfance imbécile on l'est de s'exprimer par la parole. L'Art est au-dessus de cette simple faculté de s'exprimer. C'est une préoccupation suffisante à la vie d'un artiste car les difficultés n'en sont jamais réduites. Et c'est, quand il s'agit de prendre l'outil, notre préoccupation dominante, et non pas l'actualité.

Aujourd'hui sous prétexte de combattre le journalisme quotidien honni, toutes les revues périodiques, ou à peu près, ne sont faites que de journalisme. Et celui-ci ne vaut pas mieux (moins quelquefois) que celui-là.

En tout cas, pour prendre le contre-pied des idées qu'il faut aujourd'hui subir, celles qui s'y expriment n'apportent rien à la littérature.

Il était utile d'en faire la remarque pour garder un rang que d'autres essaient de prendre sans savoir discerner quel est leur rôle et quel est le nôtre. Ils veulent imposer leurs opinions, alors que nous ne prétendons qu'apporter à l'art le fruit de nos efforts.

Dans la revue *SIC*, nous avons trouvé une grande quantité d'extraits de la presse concernant la pièce d'Apollinaire.

Nous nous sommes d'abord demandé à quoi répondait cette réunion d'appréciations diverses qui ne pouvaient être mieux que dans les journaux où elles ont paru primitivement.

Nous nous sommes surtout demandé pourquoi notre confrère avait cru devoir relever si précieusement et étaler tant d'injures, parmi quelques critiques, pour les imposer à ceux qui croyaient n'avoir qu'à s'abstenir d'acheter certains journaux pour en éviter la prose.

C'est peut-être un geste — mais que nous ne pouvons trouver que bien inutile et suranné.

Nous comprenons qu'on ne veuille pas répondre à certaines attaques stupides et malhonnêtes de sots qui auraient mieux à tenir qu'une plume au bout de leurs doigts ; mais nous ne comprenons pas que l'on extraie vingt lignes de ces injurieuses inepties pour leur donner, chez soi, une publicité dont elles sont bien indignes où que ce soit.

LIVRES

Va paraître : *LE VOLEUR DE TALAN*, Roman, par *PIERRE REVERDY*.

SPIRALES, poèmes de *PAUL DERMÉE* (en octobre).

INTELLIGENCE ET CRÉATION

L'Intelligence est le feu limpide dont rayonnent dans le passé les grandes époques classiques. Or voici qu'après toute une campagne des pipeurs d'idées, un nouveau classicisme s'élabore et que l'intelligence redevient la collaboratrice précieuse des créateurs.

Que voulaient donc les anti-intellectualistes qui se ruèrent jadis d'un si brutal assaut contre la déesse aux yeux de fer ? Mettre en valeur les richesses de notre vie profonde, les trésors de nos sentiments et de nos sensations ? Quelque sot les avait-il jamais niées ? On s'en méfia bien à certaines époques, mais ce fut tant pis. Il n'y eut pas un poète en France tant que le Cartésianisme, la philosophie des idées pures, régna.

Le lyrisme est d'une autre essence que la pensée.

* *

Trop longtemps chez nous, la poésie fut asservie à la raison. Dans leurs plus grands « égarements » lyriques, les Romantiques eux-mêmes ne s'écartèrent jamais beaucoup d'une solide idée générale qui perce le poème et l'empale.

Quel talent il fallut aux grands poètes de jadis pour faire sentir parfois les battements de leur âme sous l'armure de raison qui les bardait ?

Et ces grands poètes philosophes : Lucrèce et Dante ? Ce n'est que par un appel incessant à tout ce qui nous élève et nous charme, aux moyens lyriques et harmoniques les plus savants, enfin à toutes les séductions du langage, qu'ils ont pu réussir à faire enlever des idées sur les ailes du lyrisme.

N'en déplaise à une école littéraire d'aujourd'hui, cette réussite de compromis me semble impossible dans une langue non accentuée et en renonçant, comme certains, aux moyens poétiques secondaires que sont la musicalité et la rime.

L'intelligence doit servir le lyrisme, non l'asservir.

* *

Le Lyrisme a des raisons que la Raison longtemps n'a pas voulu connaître. Hostilité de deux frères jumeaux qui s'entre-tuaient jadis dans le ventre maternel. Mais il y avait place pour tous au soleil humain. Les grands poètes, les purs artistes, avaient toujours, sans bruit, fait servir l'intelligence à l'art, comme les philosophes et les savants employaient l'art au service de l'intelligence.

Epoques de plein rendement, ô âges classiques ! Individus qui avez su utiliser avec le maximum d'effet utile vos virtualités, ô grands classiques !

Une Méthode de Taylor pour la création esthétique, voilà ce que doit nous donner l'intelligence.

* *

On ne compte plus les grands créateurs qui furent mal doués par la nature. L'intelligence, aidée par le travail et le goût, a fait les plus incontestables génies. L'inspiration ne tombe pas du ciel en coup de foudre, mais, comme disait Manet, on doit toujours être capable de recommencer un chef-d'œuvre, ne fût-ce qu'une fois. Quoi qu'on ait prétendu, recevez comme vérité pure tout ce qu'Edgar Poe a écrit sur la genèse du *Corbeau*. C'est la confession la plus complète d'un créateur ; mais pour l'entendre, il vous faudra des oreilles délicates.

Et cette autre doctrine miraculeuse : celle des idées géniales ! Il n'y a jamais que des idées simples qui viennent plus ou moins à leur rang dans un développement de pensées. Si tout à coup une page vingt fois lue nous parle éloquemment et nous inonde de lumière, c'est qu'elle s'est insérée à sa place exacte dans la trame de notre vie intérieure.

Pour utiliser les heureuses rencontres, il ne faut qu'avoir l'esprit aux aguets. Cherchez une chose, et vous la trouverez sûrement un jour ou l'autre. Aussi quelle importance pour un créateur de savoir clairement ce qu'il cherche !

* *

C'est selon son esthétique que les puissances d'invention du poète sont mises en valeur.

Sous la projection de sa lumière, s'éveille dans la nuit un paysage unique où les divers objets prennent à chaque fois une importance et des relations nouvelles. Autant de projections esthétiques, autant de paysages différents sur le même sol.

Dans toute esthétique, dans toute œuvre d'art, il y a une représentation du monde. C'est pourquoi toute esthétique se généralise à tous les arts à chaque époque. C'est ce qui fait l'unité des grandes époques d'art.

Or qu'est-ce que l'esthétique, sinon une construction de l'intelligence.

* *

En la grande période de confusion et de transformation actuelle, il est de toute nécessité qu'un artiste travaille sur lui-même pour se donner, au prix de beaucoup de peine, une conception du monde. Jadis, on en trouvait une en naissant.

Mais cette conception est absolument nécessaire à l'artiste. Un point de vue intellectuel choisi, tout apparaît distinctement sous le regard : jusqu'aux effets à obtenir et jusqu'aux moyens qui conviennent.

C'est un grand rôle que celui dévolu à l'intelligence !

Dans la création, je ne sais quel élément est le plus puissant et le plus précieux, l'esprit de l'artiste et son jugement, ou sa sensibilité et son goût.

Un créateur, c'est une âme ardente menée par une tête froide.

PAUL DERMÉE.

SISLEY

Les tramways chantent sur leurs rails

Matinée aux rives du fleuve

Ta pipe tes souliers à clous ton chandail

Promène ta candeur

Le ciel d'été vibre comme une cloche

Jeunes années qui passez tendrement

Le miel coule par toutes mes blessures.

Tes reproches

Bouleau d'argent

Chaînette à mes poignets

l'azur

Va modèle le monde au gré de tes désirs

PAUL DERMÉE

AGRAFES D'ARGENT

Tu te bandes comme un arc

*LA BÊTE qu'il faudrait tuer
pince joyeusement la harpe*

Chantez nerfs gorge criez

*Dans une eau chaude et verdâtre
lentement glisse*

*Un geste un soupir une plainte
vont irriter ses dents sauvages*

L'oreille ouverte

rien ne bouge

Un cri

*voilà qu'un vent tranchant
fait tomber les brandons pourpres*

Vole la flamme allume la joue

*Une table pour s'accouder
le froid*

*la montre ciseaux à broder
la couverture sur ses épaules tièdes*

Est-ce un monde en formation

qui tourne en sifflant tout au fond de mon être

Il brûle

S'il allait apparaître

Rosaire sanglant à la fenêtre

soleil couchant sur les marais

LA BÊTE MORD

Voussure

Contracte le silence

Ferme les yeux pour passer le gué

A Je la piétine avec une ineffable rage

h Chant de triomphe

! sur mon ennemi vaincu

L'holocauste monte en spirales.

PAUL DERMÉE

A LUIGI AMARO

Poème liminaire de son « Ode à Gallieni ».

Deux drapeaux tricolores

Amaro vous savez que je vous aime bien

Comment réussissent-ils à avoir du crin gris perle

Je me souviens de l'émotion sublime qui nous gagna tous

A la lecture de la proclamation du général Gallieni

Aux Parisiens

Vous chantez Gallieni

Avec cette simplicité

Qu'il faut mettre en toutes choses

L'Italie est venue avec nous

Agitant auprès du ciel de notre drapeau

AMARO

LE VERT QUI EST LA VÉGÉTATION

L'ESPÉRANCE

ECOUTEZ

QUI EST LA HAINE AUSSI

ET L'ENNEMI LUI-MÊME

C'est

le

lundi

de

Pâques

Amaro écoutez

Le fracas éternel de nos artilleries

Erige un tombeau de rumeurs

Tresse les couronnes faites en fleurs d'éclatements

Amaro écoutez

La Russie chante la Marseillaise

L'Amérique au nom de toutes démocraties

Proclame que tous les Français sont illustres

Et vous Amaro honorez

Tous les soldats français en chantant ce grand pacificateur

France ô Pacifique

ô douce ô belle France

Amaro vous savez que je vous aime bien

Et nous aimons tous deux la France et l'Italie

GUILLAUME APOLLINAIRE

FAGNES DE WALLONIE

*Tant de tristesses plénières
Prirent mon cœur aux fagnes désolées
Quand las j'ai reposé dans les sapinières
Le poids des kilomètres pendant que râlait
Le vent d'ouest*

*J'avais quitté le joli bois
Les écureuils y sont restés
Ma pipe essayait de faire des nuages
Au ciel*

Qui restait pur obstinément

*Je n'ai confié aucun secret sinon une chanson énigmatique
Aux tourbières humides*

*Les bruyères fleurant le miel
Attiraient les abeilles
Et mes pieds endoloris
Foulaient les myrtilles et les airelles
Tendrement mariée*

Nord

Nord

La vie s'y tord

En arbres forts

Et tors

La vie y mord

La mort

A belles dents

Quand bruit le vent

GUILLAUME APOLLINAIRE

LE TITANIC

Mon nom fut William's. Depuis, il me semble s'élargir, bomber, devenir énorme : l'événement fut grave et brusque comme toutes les résolutions de la Destinée.

J'étais capitaine de vaisseau, de celui qui a reçu le premier un sans-fil l'appelant au secours du « Titanic ».

Sous la rafale du désastre, ayant ramassé tout ce que je pus de blessés, de mourants, de fous râlant entre les flots, je remontais l'Océan me rendant en toute hâte vers l'Angleterre.

D'une cabine à l'autre je parcourais le bâtiment en soignant tous ces malheureux.

Mais un surtout me frappa.

Son délire implorait l'intervention d'une Edith.

— Edith, Edith ! criait-il avec une telle violence que je me suis précipité dans les couloirs en criant moi aussi : Edith, Edith...

Plusieurs portes s'ouvrirent, plusieurs femmes répondirent à ce nom : aucune n'a reconnu sien l'homme qui semblait perdre la raison.

Le lendemain je le trouvais calmé, se lamentant qu'il n'y avait personne qui aurait pu photographier le « Titanic » en détresse.

Pendant trois jours je fus son compagnon très dévoué, le quatrième il se suicida.

Comme dans les romans les plus vulgaires il fit un testament à la fin de son manuscrit que voici :

« Capitaine William's, Edith c'est la femme que j'aime. C'est le désir de la garder qui me fit accepter votre secours.

Plus nous avançons, plus près je me sens de l'accomplissement de mes vœux, plus je suis bouleversé.

L'irréparable m'effraye.

Si nous arrivons vers la terre, notre trace, la route creusée par votre vaisseau sera effacée.

Comment, qui la retrouvera ?

Je vous supplie, tâchez de m'entendre !

Jamais je ne fus aussi conscient de tout ce qui se passait autour de moi qu'au moment où le navire commença de sombrer.

Avec quel tact, cet orchestre du bateau, ces musiciens frivoles dans leur gaillardise bien peignée se mirent à entonner leur hymne de la mort !

A cette musique, se joignit, couvrit le bruit de la mer le hurlement des hommes enragés de frayeur : ils devinrent hideux. Leur laideur fut émoustillante, excitante comme des images obscènes ; ils s'ouvraient le chemin se terrassant les uns les autres, écrasant les enfants et les femmes.

Puis-je oublier ce gentleman en smocking, ses magnifiques souliers vernis et la promptitude qu'il a mise à déchirer d'une oreille à l'autre la bouche de son amante qui à tout prix voulait le suivre.

Le formidable de la grimace avant de mourir et la joie haineuse de ceux qui en échappaient!

Je me suis suspendu à la rampe toujours perpendiculaire assistant d'un cri d'adieu les chutes de musiciens.

Les matelots s'éternisaient dans une impassibilité louable.

La soudaine, l'inattendue vision du navire tout à fait debout dans toute sa longueur me fit pousser un cri d'admiration qu'étouffa le bruit de vaisselle, d'argenterie et de cristal que versaient tous ses buffets, toutes ses toilettes, toutes ses étagères, le heurt des lustres frappant le plafond; ce fut comme un tonnerre de harpes.

Pareil à un gigantesque cigare, le navire donnait de la voix en rugissant ses adieux à la terre.

Aucun vivant n'a jamais vu de choses pareilles, nul, que Dieu!

Assez d'inutiles explications!

J'ai été témoin créateur d'un spectacle défendu. Je suis corrompu, perdu par le comble d'une sensation inadmissible, par le pathétique dément de sa grandeur. Mon imagination refait sans cesse l'affreux de ce combat, le stupéfiant de ce drame le plus théâtral qui fut jamais.

Il y a des gens qui achètent de vieilles mesures attendris par leur patiente durée.

Moi je veux suivre l'énorme, le beau, le neuf englouti contre toutes les lois de sa nature, humilié dans sa magnificence et sa joie; une formidable chose inerte animée par la perfection de son accomplissement, une splendeur abandonnée au fond sinistre de l'Océan aux bêtes monstrueuses s'asseyant sur le somptueux de ses canapés de velours glissant dans ses lits couverts de dentelles.

Capitaine William's, je vous somme de rebrousser chemin, de calculer avec tout votre savoir, de trouver la place où s'engouffra le « Titanic », qui doit être celle de mon plongeon.

Edith est à vous; ses cheveux touchent la terre et pèsent comme un manteau de fourrure.

Ci-joint le billet qui lui fait part de ma volonté, le restant des papiers vous fait maître de ma fortune.

Il y a sur votre bateau un matelot qui sait tout.

Excusez, ce n'est pas le doute, c'est seulement l'excessif désir de sécurité.

Et maintenant à l'œuvre! »

ROCH GREY

RENCONTRE

POUR H. B. DE P.

*Dans l'ombre provinciale où dort Saint Séverin,
une fille de Paris m'a pris pour un marin.*

*Serait-ce dans mes yeux qu'elle aurait vu des lames ?
Le soldat Vanderpyl se trouvait là, tout âme.*

*Les cuivres du soleil se fondaient dans l'autan ;
à travers la venelle arrivait un vieux chant :
« y avait un p'tit bateau », rempli de rimes roses ;
mais comment cette petite avait-elle su la chose ?*

*Était-ce mon brûlot, l'incertain de mon pas,
ma barbe sentant la marée de mon repas,
mon cache-nez grossier, ma voix de vieille mouette,
ou encore la tristesse immense de ma tête ?*

*Oui, fille de Paris, je reviens de la mer
comme ces coureurs cendrés qui, aux grands froids d'hiver,
viennent s'abriter parmi les îles parisiennes.*

*Et, quand je chante ou quand je pleure ou quand je ris
le passant étonné pense : « il n'est pas d'ici,
on dirait que c'est la tempête qui l'entraîne. »*

*Je suis un vieux marin dont l'âme est un radeau,
je connais tous les chants de tous les matelots,
je connais tous les lais de toutes les falaises,
je connais tous les vents qui tuent et puis se taisent
et je sais tous les sons et j'ignore tous les mots.*

FRITZ R. VANDERPYL

A GAUCHE

C'est tout à fait à gauche de la guerre.

Ils ont quitté le bon secteur,

les copains, les jolis copains !

Oh la racaille infecte qui nous reste !

Ceux d'autrefois descendent les longues côtes de la guerre.

Les liquides enflammés illuminent le nord.

C'est un guerrier qui sort,

nonchalant, du nuage clair.

Frère est l'ami aux tranchées brunes de la guerre,

Doux est l'enfant greliche habillé de son sang ;

Mais que rude est la gauche et que noir le couchant,

Mais combien sont pointus les genoux de sa mère.

Pitié, pitié pour lui, dieux brillants, dieux sévères !

Il périra pour vous quand toute la compagnie

sera cassée à coups de poings comme des bulles de verre.

Mais ne l'oubliez pas au divin bois d'Hanzy.

A gauche... à gauche de la guerre...

Les voix célestes des trompettes aériennes

Signalent dans le saphir l'avion divisionnaire.

JEAN LE ROY

LA CONSCIENCE PSYCHOLOGIQUE

et la cinquième plaie du Crucifié

La division des philosophes entre le conscient et l'inconscient est à la fois plus et moins nette que ne la font leurs discours. Plus nette si mes conclusions sont non les escroqueries des raisonnements à la vérité mais celles de la vérité aux raisonnements ; moins nette si la conscience est un miroir où réfléchi et réfléchissant sont isocèles, car tout y passe, jusqu'à nos digestions et il n'y a pas d'inconscient : si l'analyse intervient pour un peu, voilà un nouvel état et non la conscience et il n'y en a point. L'évaluation et la perception intérieure ne se distinguent pas ordinairement, ni la conscience morale de l'autre. L'esprit devient-il conscient quand il se retourne pour se dénoncer s'il ne l'est pas quand il s'annonce ? or il est téméraire de le croire tel alors. L'emploi des méthodes par l'esprit ne suppose pas leur connaissance, ni cette connaissance, leur emploi et Descartes ne s'est pas servi de la sienne. L'inflorescence des nourritures cérébrales apportées par l'attention fait figure de volonté consciente plus que l'usage qu'on aurait eu de celle-ci. Les matérialistes affirment que l'intelligence est l'effet des combinaisons organiques : changent-elles de nom en changeant d'objet ? elles s'appellent donc mécanique quand elles vont et conscience quand elles reviennent ! Dans la balance philosophique l'âme des idéalistes alourdit avec le divin celui des côtés qu'on ne voudrait pas : le plateau de l'inconscient. Du moins, admettons-le provisoirement. Je n'ai donc accordé la conscience au spectateur que pour la lui enlever. Là où il y a spectateur, il n'y a pas inconscience mais là où il y a conscience il n'y a qu'inconscience.

La volonté est la force qu'un état raisonné trouve en soi pour agir. Le caractère raisonnable ou déraisonnable est spécifique d'un acte volontaire : il a l'énergie pour quartier et l'impulsion pour fac-similé ; ce que Platon nomme *tumos* et Descartes « passions de l'âme » supplée aux manques de la certitude mais il faut à celle-ci sa part pour qu'il n'en reste pas à n'être que ceux-là. Une vérité dans l'esprit est une connaissance dont la parole est l'acte volontaire, l'un est l'autre en action et le procès les enveloppe d'un coup. Au phonographe de la conscience, si tenue que soit l'inscription du disque, le cornet du jugement la proclame : quand la machine fonctionne, les rythmes dont tremble le cornet sont ceux du tracé dans la cire et celle de la conscience ne lui gagnerait pas son nom si l'agencement des parties n'était point tel. La première vue d'un état d'âme est un jugement qu'il existe : c'est le principe de la conscience qu'elle ne cède ni devant les degrés ni devant les enchevêtrements. Or tout jugement est un embryon de volonté mais avant que le jugement se mue en volonté, il en est

d'abord l'abdication : connaître c'est se résigner : je juge qu'il est huit heures et ne puis le faire qu'il en soit neuf, qu'il fait jour et ne me persuaderai pas du contraire. De même que le raisonnement se résigne à la logique entre ses éléments, de même que le rêve se soumet à l'engagement des souvenirs et des images, le jugement de conscience et tout autre ne peut que consacrer des réalités par son aveu. Le langage spiritualiste dirait : « La création divine est un équilibre où l'âme humaine est partie et que celle-ci reconnaît ou non. » Et le matérialiste : « Le jugement est la détonation du choc de la nature contre le cerveau ou du cerveau contre lui-même. » La non-liberté étant nécessaire au jugement qui est essentiel à la conscience l'est à celle-ci. Si on la prétend aussi constituée de la volonté, qualifiée alors de cran d'arrêt, contrôle et attention et qui est libre, la conscience le devient et comme il est de son essence de ne l'être point, elle n'existe pas.

Le *contrôle* est un examen délibérant des états de conscience avec une intention intéressée : la définition de la conscience ne comprend ni délibération ni objectif ; le *cran d'arrêt* est hostile à la conscience et ne peut se confondre avec ce qui la fait vivre. *Contrôle* et *cran d'arrêt* ressortissent à la conscience morale qui est multiple et agissante alors que l'autre est une et immobile. Ce qui nous a retenu à la signification concluante de ces mots ce n'est que leur indéniable prestige. Le prestige a pour ennemi les analyses, espérons que celui de « l'attention » ne résistera pas davantage aux nôtres dans le cas présent. Je démontrerai que l'attention est le grossissement du jugement inconscient et qu'il faut chercher une conscience consciente ailleurs que dans ce qui paraît elle-même.

Si la conscience psychologique n'est que l'attention elle n'est pas car l'une est passive, l'autre active et les contraires ne sauraient être les identiques. Mais l'attention est un organe de la conscience car, d'expérience, ce qu'on appelle conscience et inconscience croît et décroît avec elle. L'attention est, par la volonté, la concentration d'une partie des forces humaines sur une autre qui en bénéficie. L'objet de l'attention n'est pas l'extérieur de l'homme puisqu'elle ne pourrait directement rien là, mais c'est, cet objet, les moyens bons à atteindre cet extérieur. L'attention modifie le bras qui portera un coup, l'œil qui le dirigera et non le but visé, la sagacité du calculateur non les conditions du calculé ; pourtant d'autre part si le but est intérieur, si les forces de l'attention vont sur l'une de nos facultés comme à un but des autres, elles l'ébranlent : l'attention augmente ou chasse la douleur, elle éclaire ou non la conscience. Mais si les opérations du cerveau sont facilitées par l'attention, change-t-elle pour cela leurs natures ? c'est ainsi que l'attention perfectionne notre faculté judiciaire en exercice de conscience et n'en modifie pas l'espèce. Pourtant l'attention accroissant le jugement le fait de l'embryon de volonté qu'il est car la vivacité de l'un est celle de l'action pour l'autre. Mais ceci ne change pas la conscience distincte de l'action et non du jugement prouvé inconscient. Où est la conscience consciente ?

Il y aurait conscience si nous nous affectionnions de la réflexion qui la cause. La cérébralité ne la reconnaît pas, la sensibilité le fait. A propos de la « Connaissance tragique » de Nietzsche j'ai décrit ici celle que symbolise la cinquième plaie du Crucifié : je définissais la véritable intelligence une préhension des idées par le cœur pour la formation des généralités valables. Je propose d'appeler conscience psychologique une telle conquête de notre cerveau par notre sensibilité quand il s'occupe de nous-même. Elle n'est pas l'application à notre inconscient mécanisme d'un jugement qui ne l'est pas moins, elle en est la possession complète puisque soufferte. Or si, comme on l'enseigne, les domaines de la sensibilité sont aussi ceux de l'inconscient, on peut dire que le connaissable pour devenir le connu doit passer par l'inconnaissable, que le conscient est le passage d'un inconscient dans un autre... Au demeurant ces divisions sont les affaires des philosophes et non les nôtres... Tout de même, la cinquième plaie du Crucifié est le ralliement de toutes les intelligences et la conscience psychologique, leur première condition.

MAX JACOB.

N. B. Votre lettre, Monsieur, ne me donne pas avec votre adresse le moyen d'y répondre ailleurs qu'ici. Je la considère moins en ce qu'elle a de flatteur que comme un corollaire de l'article qu'elle vise. Les dévots au Sacré Cœur de Jésus le sont à tout le Siège du Divin Sentiment qui est la Poitrine et à l'Intelligence si celle-ci est ce que je dis. Pensez aussi que les athées n'ont jamais tant honoré l'intelligence que pendant ces quarante ans qui sont l'âge de son Temple.

DE QUELQUES INVITATIONS

*Mon confrère Malfilâtre,
vers divers jeux de loto
dis-moi pourquoi tu fuis l'âtre
puisqu'on te guette au ghetto.*

*Il paraît qu'au téléphone
on n'entend plus que mon nom!
Je voudrais qu'il fût aphone,
s'en servît Agamemnon!*

*Plaise à celui qu'Antipode
invite dans ses festins
dire ce mot « lycopode »
pour conjurer le destin!*

*N'étalons, ô mes chaussures,
nos talents dans les salons!
je n'ai pas plus de voitures
que vous n'avez de talons.*

*Brandis fort au belvédère
ton instrument opticien!
c'est pour fuir par derrière
le messenger quotidien.*

*Et si dans une gouttière
le moineau se trouvait pris.
agrafez la jarretière
ce qui signifie mépris.*

*Quoi! le diable est sous la nappe
et mon cœur est le marteau
dont il se sert quand il frappe
pour me séparer de l'eau.*

MAX JACOB

LE KAMICHI

*L'échafaud, c'est la guillotine,
on n'en veut plus, c'est pour les rois !
l'humble auteur qui t'écrit ces lignes
veut pour le moins mourir en croix.*

*Je trempe mon roseau dans le sang de mon cœur :
titre ou dommage ? animalcule*

Dieu vous trouvera ridicule !

Allez donc vous faire pendre ailleurs !

on vous accorde

l'Asile de nuit et la corde.

*La digitale étonne au bord des bois
J'en veux avoir autour de mon tombeau.
Fais un extrait de cette plante et bois,
et tu seras guéri de tous tes maux.*

*Allons ! découpez-moi un bon morceau de marbre
avec dessus mon nom en lettres d'or ;
vous planterez auprès tel ou tel arbre
n'oubliez pas la date de ma mort.*

*Je n'ai jamais pu être militaire,
étant moitié fil de fer et coton
mais je fus dévoué aux compagnons,
obstacle au bien que fait le monastère.*

*Ça sent la fraise ! Ça sent la mandarine !
Juges-gardiens disent que le roi boit
Moi, Bourtibourg, je dis qu'on m'assassine,
Juge, arrêtez ! Je veux mourir en croix !*

*Acte d'amour que je mets par écrit :
Chacun son lot ! si j'ai le Saint Esprit
fors que mourir, je ne veux rien sur terre
mourir, encor vivant de Sa Lumière*

MAX JACOB

SOLILOQUES GAILLARDS

III

J'ai vu le cul de l'amoureux

Battre la mesure

Pouah! Tralala

Les jambes de la dame

Les deux blanches tours

La glace jasmin jupon cuisses

Tout se fond

Ta plaie patte d'écrevisse

Rougie au feu...

Cuivres archers toute la plèbe!

Sortez vos glaives

Tuez l'éphèbe

Voyez ce drôle tombé à pic

Sur ce ventre élastique et rose

Une tarentule un moustique

Trop tard pour sauver les apparences

Oh! ma couronne

C'est tes épines qui me piquent.

Jésus! bras dessus, bras dessous

Allons sur la plage voir les baigneuses

Bien que Madeleine fut si amoureuse

Elle avait son gros passé ventru de vérole

Je t'absous ô chaste et passionné!

*Regarde danser les folles
Pense de t'enfoncer çà et là
Pour réciproque plaisir
Ma grâce ma lyre!
Tu me rappelles l'immortelle Hélène
Et son corset en satin sous la blanche mousseline
Et la baleine
Elle nage exprès pour elle dans la mer arctique
Dis ! violente désagréable beauté
Où vas-tu que veux-tu faire
Au bord de quelle eau vas-tu crever les nuages de tes regards fiévreux
Il me semble que je te demande quelque chose
Quelque faveur inattendue
Ou peut-être rien !
C'est la nuit...
L'Afrique
La chaste vendeuse de poil du chameau
Tremble l'eau
out j usqu'au bord la lune
Ma poitrine rougit d'inquiétude
Aumale !*

LÉONARD PIEUX

DERNIÈRE HEURE

Le cavalier en rouge s'immobilise

L'animal est un cadavre grotesque

Un abreuvoir en encrier où les mots sont pris

Les lèvres s'avancent

On n'ose pas crier

Derrière l'Arbre ou la lampe

Il s'est mis à prier

On pourrait croire que celui

Qui le porte est plus fort

Il faut compter tout ce qui sort

Et le dernier rayon qui passe

ferme la nuit

La porte

Le livre

Minuit

PIERRE REVERDY

TOUR EIFFEL
DE HAUT EN BAS

L'orage est prêt

Une branche s'incline sur l'œil qui dort

Un poisson mort

L'eau s'étire

Quelqu'un sort

Là-haut on pourrait lire un mot

La chambre est remplie d'air chaud

Ce qui tombe

La pluie

Larmes de tout le monde

Un éclair luit

Le ciel s'entr'ouvre

On rit

C'est la tête fendue d'un homme

qui soupire

PIERRE REVERDY

TOUR EIFFEL

A MAX JACOB

Tour Eiffel

Guitare du ciel

Ta télégraphie sans fil

Attire les mots

Comme un rosier les abeilles

Pendant la nuit

La Seine ne coule plus

Tour Eiffel

Ruche des mots

Encrier de miel

Araignée aux pattes en fil de fer

Qui fait sa toile de nuages

Mon petit garçon

Pour monter à la Tour Eiffel

On monte sur une chanson

Do

ré

mi

fa

sol

la

si

do

Nous sommes en haut

Télégraphie sans fil

Vent électrique

La Seine dort sous l'ombre de ses ponts

Les paroles et les abeilles

Vont dans l'air

Par un chemin

De parfum

Tour Eiffel

Boîte prodigieuse

Sonnerie de Paris

Affiche de France

Le jour de la Victoire

Tu la crieras aux étoiles

VINCENT HUIDOBRO

ORAGE

*Nuit de tempête
L'obscurité me mord la tête*

*Les diables
Cochers du tonnerre
Sont en vacances*

*Personne ne passe dans la rue
Elle n'est pas venue
Quelque chose est tombé dans le coin
La pendule ne bouge plus*

*Parfois le trolley
Fait s'envoler de petits oiseaux de feu*

*Dans la montagne
Les troupeaux tremblent sous l'orage*

*Le chien boiteux qui surveille
Pleure*

*Viens plus près de moi
On fera un beau voyage*

*Dans les déserts d'Afrique
Les girafes veulent avaler la lune
Il ne faut pas regarder derrière les murs
La curiosité allonge les cous*

*On ne trouve pas le chemin
On se cherche
Je cache un souvenir
Mais il est inutile de regarder mes yeux*

*Autour de la maison
Le vent gronde
Peut-être là-bas ma mère
Pleure*

*Un tonnerre fatigué
S'est posé sur le plus haut sommet*

VINCENT HUIDOBRO

L'AN SUAVE

A MADAME M. L.

Un châte méchamment qui lèse ta frileuse

Epaule nous condamne aux redites. Berger,

Tu me deviens l'à peine accessible fileuse.

(A l'ordinaire jeu ce délice étranger.)

Qu'aimablement ta main dissipe tout léger

Nuage vers ce front où la mèche boucleuse

N'aspire, avec les brins de paille, qu'au danger

De lune!

Ai-je omis la nymphe miraculeuse,

Icare aux buissons neigeux, tu sois, parmi

Les douces flèches — l'an suave quel ami! —

Et, criblé de chansons par Écho, le silence

Que déjà ton souhait de plumes, n'oscillant

Pour se moquer de grèbe en paradis s'élance

— Ah! quel ami c'est l'an suave! — au toquet blanc?

ANDRÉ BRETON

PROMENADE

ballade retournée

Deux voix se choquaient en rebondissant

On dirait la mer

et voici des arbres

les pas les paroles et les troncs râpeux

là-haut le soleil choisit des feuilles mortes

Deux voix se choquaient en rebondissant

Paris n'est pas loin

le train s'inclinant tourne minuscule

le calme est bruyant

la route s'en va mélancoliquement

Douze doigts poilus effraient quelques nuages

une pomme de pin tape à ton chapeau

Deux voix se choquaient en rebondissant

ainsi qu'un souvenir qui grinçait des dents

la molle mousse est là et la liberté

une branche se penche

regarde là-bas

Les voix sont passées

trois rochers ventrus acceptent mes bras

PHILIPPE SOUPAULT

ATLAS

ITALIE

Un pied en délire attaché à une jambe en zigzag, qui trempe dans la mer bleue, et en frissonne.

Respectez le peuple de la botte. Ayez garde de soigner toutes ces menues attentions dont on use envers les personnes d'âge, émaillées par la noble patine de la douleur.

Causez donc à voix basse!... Voici la douairière dans son fauteuil. C'est connu : une sorte de semnopythèque à monocle dessécha sa vie, qui était multiflore. Veuve, elle perdit son fils unique — intrépide par désenchantement, écartelé par un buffle au cours d'une chasse, en Erythrée.

Respectez la tristesse du peuple de la botte : elle n'est point du genre plat; elle est même si rare que, sitôt à l'air, elle met des ailes et prend une allure sautillante.

Sur la même parallèle, il trempa dans les phases les plus variées de la gamme sempiternelle : il en sortit tout plâtré d'expérience, mûr pour la noblesse, vêtu d'une casaque d'arlequin ayant macéré dans les siècles gros d'histoire.

La tristesse prévaut, car dans la gamme sempiternelle la couleur noire est la plus tenace, et que les soutanes des prêtres ont fait caca dessus.

TRISTESSE cela rime et s'harmonise, à la manière juste de Pales-
ALLÈGRESSE trina et se fond dans l'accord diatonique.

Ne me parlez pas d'un circuit désespéré où la tristesse tourbillonne sur elle-même comme la pucelle en état de masturbation.

Longées les côtes du fatalisme et de l'angoisse,
Toutes voiles dehors
La fanfare à tribord,
nous doublâmes le cap OCIAIANIE.

Donnez-moi donc l'explication de cet éléphantésque malentendu : « Italie, terre de délices » ?...

C'est une frénésie paradoxale qui pousse les butors nordiques à se rouler jusqu'au tapis vert de nos prairies.

Le lapin balkanique — bestiole bien plus accorte et sensible au

miasme mortifère qui fume comme un nuage sur tout le cuir de la botte — tourne au large de la patte galvanisée.

Faut-il s'arrêter sur la blanche insouciance de l'Anglais qui arpente notre croûte d'un pied ferme?... John est un ovipare récalcitrant au danger occulte ; c'est le pingouin bayant d'inexpression devant le doctor Peary lui braquant sur la gueule l'œillet de son browning.

Hélas! même la douce *pension de famille*, si chaude et feutrée de bon accueil partout ailleurs, en Italie se transforme en un puits à miracles. Ecoutez ces annonces cueillies au hasard des feuillets mignons d'un guide des chemins de fer de l'Etat :

« Venise, CASA PETRARCA, Pension de famille, Grand Canal, *plein midi...* » le voyageur prudent se sauve à toutes jambes, mordu aux jarrets par les fantômes solaires...

« Napoli, Hôtel de l'Univers, GIA ALLEGRIA, Largo CARITA... » Je défie n'importe quel commis-voyageur tant soit peu sensible de transporter sa valise dans l'auberge où l'univers s'est appesanti sur le corps exsangue de la gaité, assassinée par le regard masqué du congréganiste.

... Et le pauvre manager lombard et piémontais, se leurre de pouvoir abonner le terrain cisalpin, en y plantant des cages à cocotes, des casinos fascinateurs, des champs de courses peints, des tziganes renversés comme des ménades sur leurs stradivarius poudrés de pellicules!...

Voici la terre où, dans la saison gracieuse, entre le pampre et la pluie brillante d'un jour de Mai, Sénèque le Philosophe sentit la profonde témérité de la vie — micidialité d'un ciel soyeux, hostilité de la terre féconde, — le terrible tranchant balancé mystérieusement comme un arc-en-ciel dans son mirage.

Respectez le peuple abstème.

Il a escaladé ses malheurs et ses joies. Exubérance assise dans une sévérité tempérée. Il a goûté la saveur des élans irrésistibles, l'amertume acéteuse du plus profond blottissement.

Il a tari les saisons acerbes, en s'arrêtant entre deux âges.

S'il est vainqueur, sa victoire est double.

L'humeur grasse de notre sol pond les fruits et les poètes, en les poussant jusqu'à la parfaite maturité.

La fatalité éclate sur nos visages, comme les bulbes sur les bedaines de la grenade.

Le voisinage de la Grèce — dans sa figuration de feuille de vigne, symbole de l'obscénité hypocrite — a développé notre sens moral.

La plus vieille sagesse — depuis les Hindous jusqu'au vieillard de Tarente — nous conseille de ne chercher le bonheur qu'à travers les parterres de la tranquillité souveraine. Comment donc vivrait-il en Italie, où chaque débit de sel et tabacs fléchit sous le poids de son drame?...

Messieurs les désabusés de l'internationalisme, allez donc vous vautrer sur les coussins confortables du divan helvétique ; vous réchauffer auprès de la vache aux tétasses sans clapets.

Du reste, ici — blague dans un coin — ça barde, et ça pue fichtrement la gélatine!

Le peuple triste s'est habillé tout en gris. En de grandes masses silencieuses, il s'est rassemblé aux marches du Levant. Arrivé aux pieds de ses montagnes, il regarda les Alpes, blanches jusqu'à la gorge, roses au sommet, et, faisant monter de son cœur tout ce qu'il y conservait de plus musical, il dit, simplement : CIMAROSA.

Il commença de se livrer à un jeu d'une gaîté surprenante. Joie intestinale. Il est grave même quand il lance ses bilboquets dans le ciel, sur le sol, dans la terre.

Est-ce le moment d'expectorer?...

Le jeu fait éclore le rire : le jeu bat son plein : voici les torpilles aux hélices chantantes, voici les bombes ailées (los mosquitos), voici les roues qui tourbillonnent comme des ventilateurs...

Tous ces machins sont les beaux rejetons de belles et grandes machines, leurs mères, qui là-bas, à Brescia, dans les aciéries de Terni, travaillent nuit et jour à se faire féconder et à pondre, au milieu d'une ville en fête, où jusqu'à l'huile, si tardive d'ordinaire qu'elle faisait halte même sur les pentes, a renoncé au repos.

Le Printemps ne fleurit plus dans les jardins-potagers ; c'est dans l'acier qu'il s'enguirlande.

Demain, messieurs les voyageurs, vous assisterez à une aurore boréale :

IL RISO DELLO STIVALE.

ALBERT SAVINIO

BIBLIOGRAPHIE

GUILLAUME APOLLINAIRE.

L'enchanteur pourrissant, luxe, 1909, bois d'André Derain. — *La poésie symboliste*, en collaboration, 1909 (l'Édition). — *Le Théâtre italien*, 1910. Louis Michaud, Paris. — *L'Hérésiarque et Cie*, nouvelles, in-18, 1910 P. V. Stock). — *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, in-4°, luxe, 1911, bois de R. Duffy Deplanche). — *L'Enfer de la Bibliothèque Nationale*, in-8°, en collaboration, 1912 (Mercure). — *Méditations esthétiques*, les peintres cubistes, in-4°, 1912 (Figuière). — *Alcools*, poèmes, 1913 (Mercure). — *Le poète assassiné*, 1916. (Edition.)

MAX JACOB.

La Côte. Recueil de chants celtiques, 1911. — *Saint Matorel*, roman, 1910. — *Les Œuvres mystiques et burlesques de frère Matorel, mort au couvent*, 1912. — *Le siège de Jérusalem*, 1911.

PIERRE REVERDY.

Poèmes en Prose. Edition de luxe 1915 (librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon). — *La Lucarne Ovale* (Poèmes), 1916, épuisé. — *Quelques Poèmes*. Plaquette (librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon).

LE COURRIER DE LA PRESSE

“LIT TOUT”

“RENSEIGNE SUR TOUT”

CE QUI EST PUBLIÉ DANS LES
JOURNAUX, REVUES & PUBLICATIONS
de toute nature

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco

CH. DEMOGEOT, Directeur

21, Boulevard Montmartre, PARIS (2^e)

ABONNEMENTS : Un an : 6 francs

12, rue Cortot (18^e)

NORD-SUD se trouve :

Librairies : Monnier, 7, rue de l'Odéon; Delesalle, 16, rue Monsieur-le-Prince; Ferreyrol, 3, rue Vavin; Lutetia, 66, boulevard Raspail; Crès, 115, boulevard Saint-Germain; Weill, rue Taitbout; Galerie Marseille, 16, rue de Seine; Martin, rue Saint-Honoré; Art Contemporain, 188, boulevard Saint-Germain; Belnet, 96, boulevard Montparnasse.

Service gratuit aux artistes et littérateurs du front qui en feront la demande

Adresser tout ce qui concerne la Revue à : Pierre Reverdy, 12, rue Cortot (18^e)

ŒUVRES DE

**ANDRÉ DERAÏN, HENRI MATISSE,
PICASSO, CÉZANNE, MODIGLIANI,
CHIRICO**

Sculptures Nègres *

GALERIE PAUL GUILLAUME, 16, avenue de Villiers, Paris

* Un ouvrage “*Le Premier Album de Sculptures Nègres*” a paru dont il reste encore quelques exemplaires au prix de 50 francs. Tirage limité à 60 ex. (Chez Paul Guillaume)

Directeur Gerant : PIERRE REVERDY.

Paris. — Imp. LEVE, rue de Rennes, 71.

Lilly
PQ 2
.N 828
nos. 6, 7